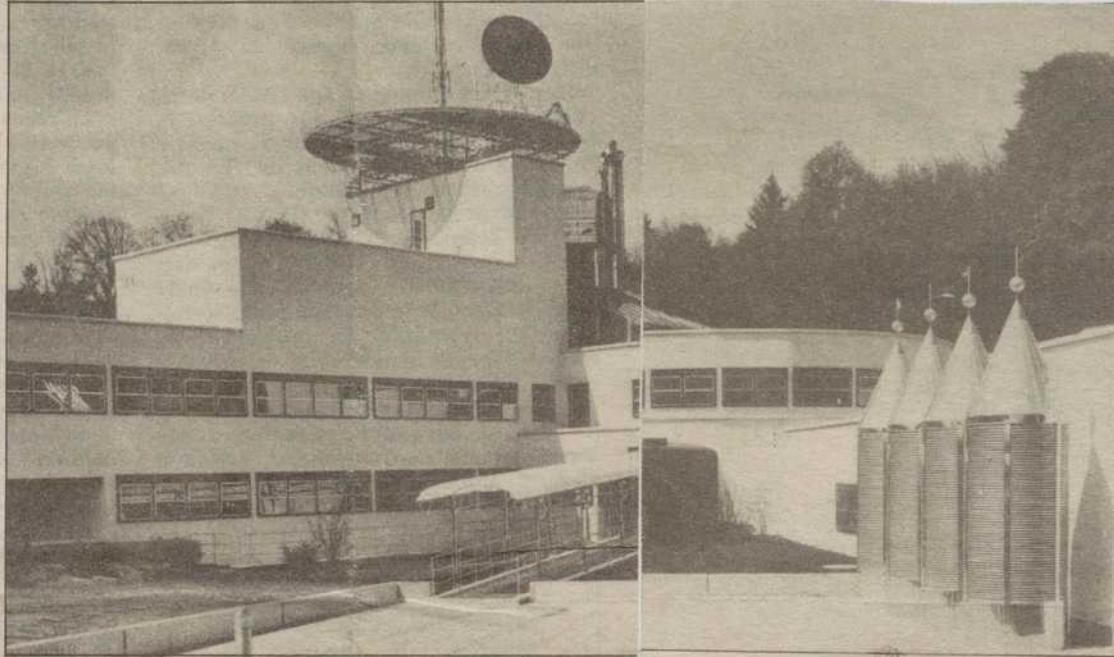


QUAND L'ARCHITECTURE RENONCE A ÊTRE BELLE

A la galerie des Beaux-Arts sont regroupés une quarantaine de projets de logements collectifs et d'espaces de travail.



Dans le cadre de la Biennale de Paris, qui poursuit gaillardement son chemin, la galerie de l'Ecole nationale des Beaux-Arts présente une exposition thématique intitulée « La Modernité : un projet inachevé ».

Près de quarante réalisations et projets sont présentés. Les thèmes concernent essentiellement les logements collectifs, tout autant que les espaces dits de travail. Les exposants n'ont pas grand-chose en commun. Ils n'appartiennent pas à des écoles déterminées. Architectes, ils sont esclaves des conditions très particulières de cet art.

Si elle n'est pas convaincante, cette exposition est du moins utile car elle nous permet de faire le point sur l'architecture qui nous est contemporaine. Elle ouvre les portes d'une réflexion sur l'idée même de modernité, d'abord, sur la nature même de l'architecture en cette fin du XX^e siècle, ensuite.

Qu'est-ce qui est moderne, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Vaste et inutile question. Tout simplement peut-on affirmer, de la façon la plus pragmatique qui soit, que la modernité, en art, qu'il s'agisse de peinture ou d'architecture, de cinéma ou de littérature, c'est l'expression des pulsions et des convulsions

de chaque époque en proie à ses propres problèmes, et qui essaie de les résoudre tant bien que mal. Définition à ras de terre mais qui évite des développements métaphysiques qui n'ont rien à voir avec une exposition qui se veut d'abord didactique.

Tout cela pour dire que la modernité, ce fut, peut-être, dans les années 50, ces barres et ces tours auxquelles furent vouées les HLM, et qui continuent d'empoisonner nos paysages suburbains. Ou peut-être ces constructions métalliques, échafaudages abstraits dont le prototype reste le centre Pompidou. Modernité exprimant les années 60, celles de l'explosion de la société de consommation, de l'éclatement économique des sociétés industrielles occidentales. Bref, la modernité, ça peut être n'importe quoi et tout à la fois. Toujours reflet dans la pierre ou le béton de mouvements sociologiques, qui, tels des glissements de terrain, modifient à chaque instant l'équilibre précaire des collectivités.

Reste le problème de l'architecture en soi. Et ce problème est complexe, car l'architecture, tel Janus, a deux visages. Elle est d'abord un art majeur, un des plus symphoniques qui soient, producteur de beauté,

mais aussi plus que toute autre forme d'expression, elle est liée à des problèmes d'intendance, politiques, économiques et sociaux. C'est l'imbrication de ces deux finalités dominantes qui constitue le tissu même de l'art architectural.

Lorsque, au temps des cathédrales, une société fondamentalement théocratique construisait des temples, pour la plus grande gloire de Dieu, l'architecte voyait se marier les impératifs sociaux et sa mégalomanie, celle-là même qui est la marque de tout créateur. Lorsque, plus tard, les grandes royautes ou principautés françaises ou italiennes construisirent pour la plus grande gloire des souverains, là encore, l'architecte vécut le mariage royal de l'art et de la nécessité sociale. Comment ne pas envier ceux qui, obéissant aux doges, exécutèrent les plans qui firent Venise !

C'est avec la civilisation industrielle que tout change. Au milieu du XIX^e siècle, le mode rural n'est plus le modèle type. Commence à se développer la civilisation urbaine qui, bientôt, prolifère.

L'idée de Dieu, comme celle du souverain, n'a plus cours. La démographie aidant, il faut loger. L'architecture devient utilitaire. Elle s'essaie à être fonctionnelle,

n'y parvient pas, tâtonne et croit enfin qu'elle a réussi.

Tout bascule, le système même qui avait fait de l'architecture un art monumental s'écroule. L'art devient industrie. La construction, une activité pragmatique comme les autres. C'est ce que pressentent Wright et ses collègues américains, et, plus tard, Le Corbusier.

Une certaine esthétique, discutable, peut-être, est sacrifiée au profit de l'utilitarisme. C'est la grande crise de la conception architecturale.

Il semble, bien des décennies après, que l'art de bâtir, d'ornier et de servir tout à la fois, ne s'en soit pas encore remis. Comme si les architectes avaient oublié que leur création ne consiste pas seulement à édifier formes et structures utiles à la société, mais aussi à fonder une mémoire.

L'architecture, c'est d'abord la mémoire fondamentale de l'homme. Toute époque qui ne laisse rien de parlant et de vibrant est comme gommée sur le registre effrayant de l'Histoire.

J'ai bien peur que la nôtre ne soit illustrée que par une page blanche. C'est du moins le sentiment que je ressens après avoir longuement visité cette exposition. Certains projets ou réalisations m'ont intéressé. Italiens surtout, notamment celui de l'université de Palerme, dû à Gregotti. Quelques projets nordiques aussi, des maisons individuelles à Pérouse signées par Piano, un des architectes du Centre Pompidou. Des plans anglais également, de Smithson, pour des logements sociaux à Londres. Tout cela intéressant, mais sans plus. Et je le souligne, à ma grande surprise, plans toujours soumis à cette grande et absurde loi des angles et des lignes droites. A peine si, quelquefois, mais de la manière la plus furtive qui soit, un atelier présente quelques arrondis. Jamais de constructions circulaires et ellipsoïdales. Un faux rationalisme continue de régner.

Galerie de l'Ecole des Beaux-Arts, 11 quai Malaquais, 75006 Paris. Jusqu'au 14 novembre.

HENRI-FRANÇOIS REY